

pénétrer dans la ville avec une force toujours plus irrésistible, ils prirent la fuite vers Tremesen en masses compactes, et tombèrent presque tous entre les mains de la cavalerie espagnole, postée dans cette direction. La victoire fut brillante, mais aussi elle fut sanglante ; car les Espagnols ne cessèrent d'égorger tout ce qu'ils rencontraient, sans distinction ni miséricorde, jusqu'au moment où le signal du rappel se fit entendre. Encore l'ordre de Navarro fut-il impuissant à les réprimer : avides de butin, ils se jetèrent de nouveau dans la ville, la parcoururent en pillant, et en massacrant, jusqu'à ce qu'enfin, ivres pour la plupart, ils tombèrent dans les rues, accablés de sommeil, auprès des cadavres de leurs ennemis égorgés (1)

Cependant Navarro avait pris soin qu'on fit bonne garde, et lui-même était resté toute la nuit sous les armes. Lorsque le jour parut, les Espagnols eurent honte des cruautés qu'ils avaient commises la veille. Navarro ordonna lui-même des reconnaissances, et demanda la soumission des Maures réfugiés dans les mosquées et ailleurs, afin qu'à l'arrivée du cardinal, l'ordre et la sécurité fussent rétablis. Mais il fallut donner l'assaut aux mosquées, et ce ne fut qu'après de vigoureux efforts que les Espagnols purent s'en rendre maîtres. La ville était enfin toute conquise; plus de quatre mille Maures y avaient péri, et cinq mille, d'autres disent huit mille, avaient été faits prisonniers. Quant aux Espagnols, chose à peine croyable, ils n'eurent, dit-on, à regretter que trente hommes. Le butin fut immense: on ne l'estima pas à moins de cinq cent mille écus d'or, et plus d'un soldat rentra riche dans ses foyers (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4035, 4036. Fléchier, l. 3, p. 246.

(2) Gomez, l. c., p. 4036. Fléchier, l. 3, p. 247.

Cet heureux succès avait été, dit-on, annoncé d'avance par différents phénomènes, en particulier, par une croix qui avait apparu dans l'air précisément au moment où la flotte mettait à la voile, et à la vue de laquelle un des ecclésiastiques présents s'était écrié, en s'adressant aux soldats : *Par ce signe vous vaincrez*. Ximenès lui-même, à ce que l'on raconte, voyant le jour même de la bataille un double arc-en ciel (Iris) au dessus d'Oran, en avait conclu d'une part la double violence du combat (ἐπις), et de l'autre la victoire des adorateurs du vrai Dieu. Bientôt enfin, la conquête d'Oran fut l'objet de tant de contes de toute espèce, que beaucoup de personnes regardèrent comme un fait hors de doute que, ce jour-là, le soleil s'était arrêté pendant quatre heures, pour laisser aux Espagnols le temps d'achever leur victoire (1).

Ximenès, ayant reçu le jour même de la bataille, au soir, la nouvelle de la victoire, passa toute la nuit suivante en prières, pour louer et remercier Dieu de cette faveur. Le lendemain il fit voile de Mazarquivir pour Oran, où il fit son entrée solennelle précédé de la sainte Croix et entouré de son armée victorieuse. Il fut reçu au milieu des jubilations, et on lui criait de toutes parts : *Salut, vainqueur des barbares* ; mais il répondit à haute voix par ces paroles de David : *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous ; c'est à votre Nom que la gloire est due*. Il entra ensuite dans le château d'Alcazava, et se réjouit de pouvoir rendre la liberté à trois cents chrétiens prisonniers qui avaient été esclaves à Oran. De tout le butin et de tant d'objets précieux qu'on avait recueillis, il ne prit rien pour lui qui eût quelque valeur, mais il détermina la part

(2) Gomez, l. c., p. 4037. Robles, p. 256. Le plus complet sous ce rapport, c'est Quintanilla (Archetypo, l. IV, c. 3, p. 236), qui apporte une foule de témoignages à l'appui de ce miracle.

du roi et celle de l'armée , donna des éloges et des présents aux guerriers les plus vaillants , et ordonna d'emporter le plus tôt possible les cadavres hors de la ville , de peur qu'ils ne fissent naître quelque contagion.

On avait, du reste, trouvé à Oran tant de provisions de toute espèce , et surtout tant de pièces d'artillerie , que beaucoup de personnes regardèrent la prompte soumission de cette ville comme un miracle que Dieu avait fait pour récompenser la piété du cardinal, tandis que d'autres , et en particulier ceux d'Oran eux-mêmes qu'on avait faits prisonniers , étaient d'avis que la ville n'avait pu être prise que par la trahison de leurs propres concitoyens, lesquels avaient, disaient-ils, fermé les portes aux Arabes qui venaient à son secours , et les avaient ouvertes à l'armée espagnole. Gomez regarde lui-même comme vraisemblable que Ximenès, avant de partir pour l'Afrique, avait entretenu des intelligences à Oran, et que, par l'entremise de deux officiers de la garnison de Mazarquivir , nommés Alphonse Martos et Martin Argoto, faits prisonniers par les Maures , quelques habitants considérables d'Oran qui avaient à se plaindre, avaient été gagnés aux Espagnols ; par exemple, Acanix, le juif Cattora, et même Cédrius, concierge de l'Alcazava ; que , pour ce motif, leurs maisons avaient été épargnées dans le pillage et une pension annuelle sur la caisse de l'État donnée plus tard aux deux premiers ; que même le fils d'Acanix était devenu chrétien et avait épousé la fille d'Argoto, comme leurs pères en étaient convenus. C'est par l'intermédiaire de cet Acanix , que Ximenès aurait en particulier reçu communication qu'une armée nombreuse venait de Tremesen au secours d'Oran ; qu'il fallait, par conséquent, l'emporter subitement d'assaut ; et ce serait pour ce motif que le prélat, comme nous l'avons vu plus

haut , aurait répondu d'une manière si décidée à la demande de Navarro (1). Toutefois il est impossible maintenant de savoir ce qu'il y a de vrai dans tout cela.

Ximenès séjourna encore quelques jours à Oran , parcourut toute la ville à cheval , donna différents ordres et règlements, et prit soin, en particulier, de consacrer les mosquées au culte chrétien. La plus grande de ces mosquées devint l'église de l'Annonciation de la Vierge , et une fête annuelle fut établie en mémoire de la conquête de la ville. Une autre mosquée fut consacrée à saint Jacques , patron de l'Espagne, et un hôpital pour les infirmes, à saint Bernardin de Sienne. Il fonda en même temps deux couvents, un de Dominicains et un de Franciscains ; et comme il craignait que beaucoup de juifs espagnols baptisés ne vinssent s'établir à Oran et y renoncer à la foi chrétienne, il établit aussi dans sa nouvelle conquête une inquisition , à la tête de laquelle il plaça, comme inquisiteur en chef, Yiedra , prêtre pieux et instruit (2).

Pendant ces événements, Ximenès renvoya en Espagne Fernandez Vera , fils de son général de l'artillerie , pour remettre au roi un rapport écrit de tout ce qui s'était passé. Il avait jeté les yeux sur le fils de son ami , afin de lui faire obtenir les faveurs que les rois accordent d'ordinaire à ceux qui apportent de si heureuses nouvelles. Mais pendant son voyage, ce jeune homme vain et léger, se soucia moins de ses dépêches, que de faire bonne chère et de s'abandonner au sommeil. Un soldat espagnol s'en étant aperçu , lui vola les lettres dont il était porteur , et se hâta de les porter au roi, dont il reçut les présents à la place de

(1) Gomez, l. c., p. 1038, 1039. Léonce de Lavergne, *Revue des deux Mondes*, t. XXVI, regarde comme prouvé qu'un juif et quelques maures s'étaient laissés gagner par le cardinal.

(2) Gomez, l. c., p. 1040. Fléchier, l. 3, p. 251.

Véra. Il était arrivé en cette occasion à Ximenès, à peu près ce qui lui était arrivé autrefois à Grenade avec le coureur éthiopien, et cette fois encore, ce fut son ami François Ruyz qui fut dépêché à la cour, pour réparer la faute du premier commissionnaire (1).

Pour lui, il ne savait encore s'il devait poursuivre ou non sa victoire. A la première nouvelle de la prise d'Oran, les habitants de Trémesen avaient, dans une émeute sauvage et contre la volonté de leur prince, massacré tous les chrétiens qui se trouvaient chez eux pour leur commerce ou pour d'autres affaires, et qui étaient sous la protection de leur roi. Les Juifs avaient éprouvé le même sort, mais bientôt après, le nom de l'Espagne inspira aux Trémésins une si grande terreur, que les habitants des villes voisines d'Oran abandonnèrent leur patrie, et se sauvèrent à l'ouest, du côté de Fez. La jalousie de Navarro, qui souffrait de voir que la gloire militaire d'un capuchon, selon son expression, fût plus grande que la sienne, détermina Ximenès à ne pas continuer par lui-même la guerre contre l'Afrique, mais à en remettre la conduite à Navarro, d'autant plus que ce dernier s'était vanté de conquérir en peu de temps une grande partie de l'Afrique, si le commandement lui était confié à lui seul. Bien plus, pour s'emparer de vive force du commandement, il avait été, dans un moment d'exaltation, jusqu'à dire que le cardinal n'avait reçu de commission que pour la conquête d'Oran, qu'il cessait par conséquent d'être le représentant du roi, et ne devait plus être considéré que comme une personne privée. Enfin, il causa au cardinal le chagrin de déclarer publiquement et solennellement domaine royal la ville d'Oran, qui, d'après une convention, devait appartenir à

(1) Gomez, l. c., p. 4044. Fléchier, l. 3, p. 252.

l'archevêché de Tolède, jusqu'au remboursement des sommes avancées par Ximenès. Le cardinal n'opposa que le silence à toutes ces injures; mais le lendemain il manda Navarro et lui donna ses ordres, comme s'il ne s'était absolument rien passé et qu'aucune opposition ne se fût manifestée, et le général trouva bon de reconnaître encore de fait l'autorité du cardinal.

Mais ce qui acheva de décider Ximenès à quitter l'Afrique, ce fut une lettre adressée par le roi à Navarro et qui tomba entre ses mains. Il y était dit que le général devait détourner le prélat de rentrer en Espagne, aussi longtemps que sa présence serait utile en Afrique. Cette lecture inspira de la défiance au vieux cardinal; il pensa que le roi désirait le voir bientôt mourir sous ce climat étranger et brûlant, et l'astuce bien connue de Ferdinand, ainsi que son éloignement pour ceux de ses sujets qui se distinguaient trop à son gré, par exemple, le grand-capitaine, pouvaient, à certain point, justifier ce soupçon.

Ximenès hâta donc son retour; il nomma Navarro général en chef, déclarant que les vieillards étaient trop circonspects et trop timides, et que, pour cette raison, il serait peut-être plus utile à la guerre d'Afrique elle-même dans le conseil du roi que dans le camp; qu'en revanche il abandonnait à l'armée toutes ses provisions en vin, grains et biscuit. Il donna ensuite au général de sages conseils au sujet de l'approvisionnement des troupes, et l'engagea à ne tolérer de la part des employés militaires aucune espèce de malversation ou de tromperie. Il lui laissa aussi une somme considérable, pour la réparation des vaisseaux, nomma Villarœl commandant du château de l'Alcazava, et promit d'envoyer encore des vivres d'Espagne le plus tôt possible (1).

(1) Gomez, l. c., p. 4041, 4042. — Martyr, Ep. 420. — Fléchier, t. 3, p. 253-256.

Profondément touchés de ces paroles et de ces dispositions, beaucoup d'officiers prièrent le cardinal de ne pas les abandonner, « la fortune, sous sa conduite, les avait si constamment favorisés, qu'ils craignaient qu'elle ne les abandonnât en même temps que lui. » Navarro lui-même parla dans ce sens et parut se repentir de sa conduite passée. Néanmoins Ximenès mit à la voile, le 23 mai de la même année, pour s'éloigner d'Oran; et le même jour, poussé par les vents les plus favorables, il atteignit Carthagène avec le petit nombre de ceux qui l'accompagnaient. Il y resta sept jours pour soigner ce qui était nécessaire] à l'armée d'Afrique, établir un service de vaisseaux entre Carthagène et Oran, et acheter pour les troupes d'Afrique des grains dans les provinces méridionales de l'Espagne. Il y écrivit aussi à Ferdinand pour le prier d'envoyer à Carthagène des commissaires royaux, chargés de prendre soin d'Oran et des troupes qui s'y trouvaient. Mais il y reçut aussi d'Afrique, par les amis qu'il y avait laissés, la nouvelle que les patrons de vaisseaux, qu'il avait engagés pour deux mois et payés d'avance, avaient déjà, avant l'expiration de ce terme, loué leurs navires à des marchands, et qu'en même temps ils avaient par fraude tiré des magasins publics beaucoup trop de grain, afin d'en nourrir les esclaves qu'ils songeaient à transporter en Espagne pour le compte de divers particuliers. Aussitôt Ximenès en donna avis à Navarro, afin qu'il les forçât à remplir leurs engagements, qu'il les retint même plus longtemps, pour les punir, et leur reprît ce qu'ils avaient détourné. Il le pria en même temps, conformément à leurs conventions, de faire des courses plus fréquentes que par le passé; enfin, il faisait un reproche à ce général de ce que, dans la seule course qu'il eût faite, et où il n'avait rencontré que quelques centaines de Numides, il était rentré à Oran sans avoir tiré

le glaive. Mais Ximenès avait tort cette fois , assure Gomez , parce que Navarro avait appris qu'un beaucoup plus grand nombre d'ennemis étaient en embuscade , et qu'ils n'avaient voulu qu'amorcer les chrétiens par la vue de cette poignée d'hommes (1).

Vers la fin de mai, Ximenès se dirigea vers Alcala pour se soustraire aux chaleurs du sud de l'Espagne ; mais auparavant il eut soin de faire que les paysans de ses domaines qui servaient dans l'armée d'Afrique , eussent la permission de venir, pendant le temps de la moisson , récolter leurs grains mûrs. Plus tard encore , dans son testament , il donna à deux chanoines de Tolède la commission de rechercher les dommages pécuniaires que la conquête d'Oran avait pu causer à ses subordonnés, et de les compenser aux dépens de sa succession (2).

Comme il approchait d'Alcala , Pedro Campo , alors recteur de l'université, envoya au-devant de lui deux députés chargés de le saluer. Le cardinal en eut autant de joie qu'un père qui revoit ses enfants : il dîna avec eux , et s'informa de l'état de son établissement , du progrès des constructions, de la discipline et du nombre des étudiants. Les deux professeurs furent charmés de voir que Ximenès, quoique revenant du camp et de l'armée , eût encore tant de sollicitude pour les muses , et l'un d'eux , Fernand Balbas , s'étant permis une allusion à la pâleur et à la grande maigreur du cardinal , celui-ci lui répondit avec chaleur que ce n'était pas là le motif de son retour ; qu'au contraire il aurait conquis toute la contrée , si l'armée lui était restée fidèle ; paroles qu'il doit encore plus tard avoir répétées à plusieurs autres personnes.

(1) Gomez, l. c., p. 4042, 4043. Fléchier, l. 3, p. 236.

(2) Ibid., l. c. p. 4044. Fléchier, l. 3, p. 237.

A l'entrée d'Alcala, les bourgeois et l'université vinrent le recevoir avec beaucoup de pompe et en faisant éclater leur allégresse. On avait abattu une partie des murs de la ville, pour que le vainqueur y fit son entrée de la manière la plus solennelle; mais Ximenès refusa cet honneur et entra par la porte ordinaire, précédé, comme dans les anciens triomphes, des ennemis faits prisonniers et des chameaux chargés du butin destiné au roi (1).

Il ne s'était réservé pour lui-même que quelques raretés sans valeur intrinsèque; et de même qu'après la conquête de Mazarquivir, il avait fait présent à son université d'un objet remarquable, c'est-à-dire, le bâton sacré d'un alfaqui maure, il apporta encore cette fois à son école chérie des dons semblables, en particulier des manuscrits arabes d'ouvrages de médecine et d'astrologie, qu'il envoya à la bibliothèque, tandis que les clés de la ville et de la citadelle d'Oran, des lustres et des bassins, etc., enlevés aux mosquées, furent suspendus ou exposés dans l'église de Saint-Ildephonse. Il envoya aussi quelques objets à Talavéra, entr'autres la clé de la porte d'Oran qu'on appela longtemps encore porte Talavérienne, parce qu'elle avait été conquise par un capitaine de cette ville, nommé Bernardin de Ménesès (2).

Le souvenir de la conquête d'Oran fut particulièrement consacré par un tableau peint sur le troisième arceau de la chapelle mozarabique, dans la cathédrale de Tolède. Ce grand exploit y était représenté, et on y voyait, en vieux caractères, l'inscription suivante : *Anno salutis christiane millesimo quingentesimo nono, pontificatus domini Julii papæ secundi anno sexto, regnante serenissima*

(1) Gomez, l. c., p. 4044. Fléchier, l. 3, p. 257, 258.

(2) Gomez, l. c., p. 4044. Fléchier, l. 3, p. 222, 258.

domina Joanna regina Castellæ, relicta quondam Philippi Burgundi, unici Maximiliani imperatoris nati, ac pro ea Ferdinando ejus genitore Aragonum et utriusque Sici-liæ rege catholico regnorum gubernacula gerente: Reve-rendissimus pater et dominus frater Franciscus Ximenez de Cisneros, cardinalis Hispaniæ et archiepiscopus Tole-tanus, ex portu Carthaginensi cum ingenti armatorum classe, tormentis et comœatibus refectissima, movens, in biduo ad Mazarquibir, die decimo octavo maii appulit, et ea nocte in classe pernoctato, sequenti die egresso e navi-bus exercitu, cum hostibus confictum habuerunt, quibus ultra urbis Aurensis ambitu expulsis et profligatis ad portas usque impune percentum est, ubi picas pro scalis ad muros exponentes, in urbem primi congressores ascende-runt, et elevatis ad mœnia signis christianorum ac portis undique reseratis, cuncti fideles pariter intraverunt, et cæsis passim IV mill. hostium urbs ipsa cum arce infra quatuor horas capitur, triginta de nostris solum deside-ratis, annuente Deo, qui in Trinitate perfecta vivit et regnat in sæcula sæculorum. Amen. (1).

Ximènès séjourna quelques mois à Alcalá, pour soigner sa santé, et évita de se rendre tout d'abord à Tolède ou à Valladolid, où se tenait la cour, afin d'échapper à des féli-citations importunes. Mais, d'autre part, il témoigna au chapitre métropolitain le désir qu'on ordonnât des prières publiques, pour remercier Dieu du succès de l'entreprise et de son heureux retour; ce qui eut lieu en effet. Il éprouva ensuite une vive douleur des tristes nouvelles qui lui arrivèrent d'Oran: Zarata, un des deux juges supérieurs, lui mandait comment Navarro et Vianelli, guidés par une avarice sordide, avaient, malgré les nombreuses provisions

(1) Robles, l. c., p. 243, 244.

envoyées par Ximenès, provoqué une cherté factice, mis à haut prix des grains très-mauvais, et interdit usurairement toute importation dans la ville. A ses représentations, ils n'avaient répondu que par des menaces, et comme alors il avait voulu déposer sa charge et retourner en Espagne, on ne le lui avait pas permis, afin qu'il ne pût aller apprendre la vérité au roi. — Ximenès donna connaissance de tout cela à son souverain, en le priant de ne confirmer Navarro que dans le commandement militaire supérieur, et de confier à un autre l'autorité civile. Le prélat ajoutait que, pour l'unité dans les entreprises, il était utile et même nécessaire, de placer la ville d'Oran et la citadelle de Mazarquivir entre les mains d'un seul et même gouverneur, et que peut-être don Fernand de Cordoue, commandant du port, était l'homme qui convenait. Pour Oran, ajoutait-il, il faut aussi maintenant y établir des prêtres dont les revenus soient distincts; et il serait également à désirer qu'on y envoyât des colons, pour cultiver ce sol bienfaisant et s'y acclimater(1). Enfin, il serait de la plus haute importance pour la conservation et l'agrandissement ultérieur des conquêtes faites en Afrique, que l'Ordre espagnol des chevaliers de Saint-Jacques se chargeât de la défense d'Oran, et que chaque chevalier y servît au moins pendant vingt campagnes, de la même manière à peu près que ceux de Saint-Jean protégeaient l'île de Rhodes contre les Turcs (2).

Ferdinand n'approuva pas ce dernier plan, et il ne fut jamais exécuté, parce que Ximenès lui-même, pendant sa

(1) Léonce de Lavergne révoque cela en doute. *Revue, etc.*, l. c., p. 539; mais Gomez assure expressément que Ximenès proposa la colonisation d'Oran-Gomez, l. c., p. 4045.

(2) Gomez, l. c., p. 4045. — Mariana, l. XXIX, c. 48. — Fléchier, l. 3, p. 259, 260.

régence , ne voulut pas introduire une innovation si importante sans l'aveu de Charles-Quint , et qu'il mourut avant d'avoir eu l'occasion d'en parler avec son jeune souverain. Quant aux autres propositions du sage prélat, Ferdinand les agréa presque toutes ; et ce fut encore sur ses instances qu'il mit, l'année suivante, Navarro en état de prendre aux Maures la grande ville de Bugia (Bougie) , conquête qui, après de grands efforts, fut couronnée d'un heureux succès , le 5 janvier 1510 (1).

La joie que causa cet événement ne fut troublée que par la mort du comte Altamira , qui , combattant à la tête de ses troupes , fut blessé mortellement d'une flèche empoisonnée, partie par mégarde de l'arbalète d'un soldat espagnol. Ce brave guerrier leva en mourant les yeux vers le ciel et rendit grâces à Dieu de ce qu'il lui accordait la faveur de mourir en combattant pour Jésus-Christ. Sa valeur, au témoignage de Navarro , avait pour beaucoup contribué à la victoire , et Ximenès déplora avec toute l'armée la mort du jeune héros , qu'il avait élevé au rang des premiers officiers (2).

Cinq mois plus tard , le roi de Bougie tenta encore une fois de reconquérir cette ville , mais Navarro remporta sur lui une victoire si décisive , qu'il renonça tout à fait pour l'avenir à de pareilles espérances , et passa le reste de ses jours sans gloire , dans la condition d'un homme privé. Alger, Tunis et Trémesen devinrent aussi alors tributaires de l'Espagne, et, vers la fin de juillet, Navarro s'empara même de Tripoli. Cette conquête causa une si grande

(1) Martyr, Ep. 434. — Gomez, l. c., p. 1016. — Fléchier, l. 3, p. 261. — Ce dernier place à tort cet événement en 1514 ; et plusieurs autres qui l'ont précédé, en 1510 , au lieu de 1509.

(2) Gomez, l. c., p. 1046, 1047. — Martyr, Ep. 434. — Ferreras. — Fléchier, l. 3, p. 261.

joie , non-seulement à Ferdinand et à notre cardinal , mais encore au pape et au sacré collège , que l'on fit à ce propos une procession solennelle à Rome , et que Ximenès y fut honoré des plus grands éloges , comme le véritable auteur de toutes ces entreprises (1).

Jérôme Vianelli et don Garsias de Tolède avaient seuls été malheureux. Le premier fut trahi par un enseigne qu'il avait maltraité, et signalé aux Maures au moment où, sans prendre les précautions nécessaires, il s'était un peu éloigné de la citadelle, pour aller creuser des puits. Attaqué à l'improviste, il fut massacré avec toute sa troupe. Quant à Garsias de Tolède, fils aîné du duc d'Albe et père du général qui fut plus tard si célèbre, il avait, par l'ordre de Navarro, attaqué l'île de Gerbé ou Zerbi, près de Tripoli; et pendant que, dans les chaleurs d'août de l'an 1510, ses soldats, presque défaillants, étaient comme enchaînés auprès des fontaines de l'île, ils furent égorgés presque sans défense par les Maures placés en embuscade. Garsias y laissa la vie avec 4000 Espagnols : ce que le fer n'avait pas moissonné, périt par la soif. Ce malheur fut pour Navarro le commencement de sa disgrâce, laquelle le fit passer au service de la France, et le ramena en dernier lieu dans les prisons d'Espagne. Ce fut aussi le terme des conquêtes de Ferdinand en Afrique (2).

Sur ces entrefaites, Ximenès s'était rendu à Tolède, pour s'y acquitter des vœux qu'il avait faits pendant l'expédition d'Afrique, et pour fonder deux anniversaires, en mémoire du jour de la conquête d'Oran et de celui auquel il avait pris solennellement possession de cette

(1) Gomez, l. c., p. 4047. Martyr, Ep. 435, 436, 437, 440, 442. — Ferreras. — Prescott, II p. p. 478. — Fléchier, l. 3, p. 262.

(2) Gomez, l. c., p. 4048. — Martyr, Ep. 445-449. — Zurita, t. VI, l. IX, c. 19. — Fléchier, l. 3, p. 265. — Prescott, II p., p. 480.

ville. Tout le reste de sa vie, il ne perdit plus jamais de vue cette oasis chrétienne au milieu des infidèles, et il doit même encore, dit-on, l'avoir protégée après sa mort. Souvent, en effet, on prétendit avoir vu sur les murs d'Oran, à l'heure des esprits, la forme gigantesque d'un Franciscain orné du chapeau de cardinal, tantôt sur un cheval élevé, tantôt le glaive à la main, comme un général; bien plus, en 1643, lorsqu'elle apparut pour la dernière fois, pendant que les Algériens assiégeaient Oran, on dit l'avoir entendue encourager les soldats et leur prédire la victoire. Tout cela et bien d'autres choses encore sont racontées par Quintanilla, l'ami du merveilleux (1); mais ce qui est certain, c'est que, pendant plusieurs siècles, les Espagnols défendirent avec le plus grand zèle leur chère ville d'Oran, jusqu'à ce que, ravagée par un tremblement de terre en 1790, ils durent la livrer l'année suivante au dey d'Alger. Mais elle est revenue récemment au pouvoir des chrétiens, et elle forme maintenant une des principales possessions françaises sur les côtes de l'Algérie.

Le plan de notre cardinal, d'implanter de nouveau le christianisme en Afrique et d'y poser en même temps le fondement de la puissance de sa patrie, était sans contredit excellent et sage. Aussi fut-il repris par Charles-Quint; et ce n'est pas la faute de ces deux grands hommes, si la faiblesse qui gagna plus tard l'Espagne, l'empêcha, non-seulement de s'agrandir encore, mais de pouvoir même conserver ses anciennes possessions; et si la croix du christianisme disparut toujours plus de la terre d'Afrique, en même temps que le Lion espagnol.

(1) Archetypo, l. IV, c. 24, p. 334 seqq. Prescott, II p., p. 481.

CHAPITRE XXI.

Désagrémens qu'éprouve Ximenès. — Il prend de nouveau part aux affaires du royaume.

Depuis la mort d'Isabelle , la Castille et les affaires de l'Eglise en général avaient réclamé tous les soins de Ximenès , de sorte qu'il n'avait pu consacrer qu'une petite partie de son attention aux besoins de son diocèse. Mais alors que la régence était assurée à Ferdinand , que les troubles et les révoltes étaient apaisées et Oran conquis , il crut avoir retrouvé le repos nécessaire pour continuer la visite de son diocèse, et pourvoir en détail à ses diverses nécessités. Il débuta , pour autant que nous le savons, par réclamer l'église de Baza. Dans les anciens temps , elle avait appartenu au diocèse de Tolède ; puis , conquise par les Maures , elle avait été reprise sous Isabelle , en 1489 , et cette princesse, avec la permission du précédent primat, avait accordé qu'elle fût incorporée au diocèse de Cadix nouvellement érigé. Ximenès discuta cette affaire avec son chapitre , fit rechercher dans les archives archiépiscopales tous les documents relatifs à l'église de Baza et qui venaient à l'appui de ses prétentions , et déféra cette affaire au pape , dont la décision fut favorable au diocèse de Tolède. Toutefois , sous le quatrième successeur de Ximenès , elle retourna encore au diocèse de Cadix , et

Tolède ne s'y réserva que les droits métropolitains, tandis que le reste du diocèse de Cadix appartenait à la province de Grenade (1).

Le cardinal fonda ensuite à Illescas un couvent de femmes en l'honneur de la sainte Vierge, et le dota de riches revenus annuels. Il en fonda un autre pour des Franciscaines à Torrelaguna, lieu de sa naissance, et visita dans le voisinage un couvent d'hommes où le relâchement des mœurs s'était introduit (2).

Mais bientôt deux procès importants et très-désagréables, auxquels la conquête d'Oran avait donné lieu, vinrent l'arracher à ces occupations et autres du même genre. Comme tous les souverains à principes machiavéliques, Ferdinand était en proie à la défiance et n'éprouvait que de l'éloignement pour ceux de ses sujets à qui précisément il était redevable d'une plus grande reconnaissance. Le grand-capitaine lui conquit Naples et tomba pour cela en disgrâce; Ximenès lui procura la régence de la Castille et une possession précieuse en Afrique, et il en fut récompensé par une aversion mal dissimulée. Une partie considérable de la noblesse, que Ximenès avait auparavant aidé à tenir dans l'abaissement, s'aperçut de ce changement, et chercha à profiter de l'occasion pour amener la chute du cardinal. A Oran, Ximenès avait voulu que toutes les correspondances entre l'Espagne et l'Afrique passassent par ses mains, et il avait en conséquence ouvert aussi la lettre envoyée par le roi à Navarre, et dont nous avons fait mention plus haut. Aussitôt que les Grands en furent instruits après son retour, ils se hâtèrent de représenter au roi cette conduite sous le jour le plus

(1) Gomez. l. c., p. 1048. p. 1054-1056.

(2) Ibid., l. c., p. 1049, 1053.

noir , comme une offense grossière et une violation manifeste du respect qui lui était dû. Ils cherchèrent en outre à enlever au cardinal , non-seulement la faveur du roi , mais encore une bonne partie de sa fortune , et d'obtenir une de ces deux choses au moyen de l'autre. Sachant que Ferdinand était presque toujours dans des embarras pécuniaires , et qu'il saisissait volontiers tout prétexte spécieux pour se soustraire à une obligation , quelque bien établie qu'elle fût , ils lui représentèrent que le cardinal ne pouvait pas avoir le droit de réclamer la rentrée des sommes dépensées pour la conquête d'Oran : ils ne niaient pas que le roi n'eût , avant l'expédition , donné cette assurance au cardinal , et ne lui eût promis , en cas de non exécution , de lui laisser en dédommagement la possession d'Oran ; mais ils soutenaient par contre que Ximenès avait rapporté d'Afrique un si riche butin et tant de gloire , qu'il y aurait de sa part la plus grande injustice à désirer de nouvelles récompenses. Sur l'assurance positive , donnée par le cardinal , qu'il n'avait conservé pour lui aucun objet de valeur , quelques employés des finances royales donnèrent le conseil de lui abandonner la ville d'Oran pour son paiement , dans la pensée que l'archevêché de Tolède ne voudrait pas longtemps conserver une possession si éloignée , si incertaine , et qui exigeait encore tant de dépenses , mais que bientôt il la rendrait avec plaisir au roi. Mais les plus sages des conseillers royaux n'aimaient pas à voir aux mains d'un particulier une forteresse si importante , dont le sort de l'Espagne pouvait dépendre , et citaient dans l'histoire du pays une foule d'exemples propres à inspirer des craintes. Le roi Ferdinand se rallia naturellement à leur manière de voir , et il se décida enfin pour le paiement des sommes dues à Ximenès. Mais cela ne devait pas se faire sans susciter au cardinal des tracasseries et des chagrins de

divers genres. Ainsi , il fallut d'abord qu'un commissaire royal visitât toute sa demeure et tous ses meubles , pour voir si on n'y trouverait pas des objets précieux provenant d'Oran ; ensuite, les sujets de Ximenès qui avaient pris part à la campagne, durent reproduire tout le butin qu'ils avaient fait, afin qu'il en fût tiré encore un cinquième pour le roi. Cette manière d'agir envers de pauvres laboureurs et artisans causa encore plus de douleur au cardinal, que le chagrin qu'on lui faisait à lui-même ; mais il garda le silence sur ce double outrage , rendit avec calme les comptes qu'on exigea de lui comme autrefois du grand-capitaine, et remercia encore le roi, en finissant, pour le paiement qui lui fut enfin accordé, l'assurant qu'il était tout prêt à rendre à son altesse toute autre espèce de service encore. Il eut bientôt l'occasion de prouver, par une foule d'exemples, que ses offres étaient sérieuses (1).

Vers le même temps, Ferdinand demanda à Ximenès de résigner l'archevêché de Tolède en faveur de l'archevêque de Saragosse, ou plutôt de faire un échange avec ce fils naturel du roi, lequel, malgré sa mondanité, était cependant fort aimé et fort estimé de son père à cause de son habileté politique et de sa valeur guerrière. Mais Ximenès repoussa cette demande de la manière la plus décidée, par ces paroles si dignes de lui : « Jamais je ne changerai d'épouse, je rentrerai plutôt dans mon tranquille couvent ; j'en supporterai avec joie la pauvreté et la solitude ; mais ce qui est ma possession, je ne le remettrai à personne au monde, qu'à l'Eglise elle-même et aux pauvres. » Cette affaire finit là, et il n'en fut plus question de la part de Ferdinand ni du cardinal (2).

(1) Gomez, l. c., p. 1049, 1050. Fléchier, l. 3, p. 278-271.

(2) Fléchier, l. 3, p. 272.

La discussion relative à la juridiction spirituelle sur Oran lui causa de plus grands désagréments encore. Déjà avant qu'on pensât à la conquête de cette ville, le P. Louis Guillaume, Franciscain, avait été créé par le pape évêque *in partibus*, avec le titre d'*Auriensis* (1), et il avait, ainsi que d'autres, regardé cette expression comme identique avec celle d'Oran. Après l'heureuse issue de l'expédition d'Afrique, le Franciscain en question fit valoir ses prétentions, et demanda à être mis en possession de l'évêché qui lui appartenait et qui venait de tomber au pouvoir des chrétiens. Mais Ximenès avait conçu et concerté avec le roi un plan tout différent : d'après ce plan, la ville d'Oran et son territoire devaient être incorporés à l'archevêché de Tolède, et l'on devait entretenir à Oran une collégiale dont le prévôt, sous le titre d'abbé, serait en même temps dignitaire de l'église métropolitaine. Toutefois le Cardinal, croyant ne devoir blesser les droits de personne, fit examiner les prétentions du Franciscain par d'habiles historiens et canonistes. Après mûre délibération, leur sentence fut qu'Oran était une ville nouvelle fondée seulement par les Maures ; que jamais, par conséquent, elle n'avait été le siège d'un évêché, et qu'en effet, nulle part dans toute l'histoire de l'Eglise d'Afrique, ni dans tous les conciles tenus dans ce pays, il n'était fait mention d'un évêque d'Oran ; que, dès lors, comme on ne donnait jamais aux évêques titulaires que les titres d'anciens sièges épiscopaux tombés plus tard sous le joug des infidèles, il fallait évidemment chercher quelque part ailleurs l'évêché du Franciscain.

La conclusion était exacte ; mais comme à Rome on avait peut-être eu Oran en vue, et que le Franciscain ne

(1) Il ne faut pas confondre ce titre avec celui d'*Episcopus Auriensis*, c. d. d'Orense, en Galice, province de Saint-Jacques de Compostelle.

voulait pas encore renoncer à ses prétentions, le Cardinal, pour en venir à un accommodement pacifique, lui offrit le titre d'abbé à la collégiale projetée et celui de dignitaire de l'église métropolitaine, plus, un bénéfice pour améliorer ses revenus. Mais cette condescendance de sa part fut précisément ce qui rendit le moine plus hardi : il rejeta tout accommodement et porta ses plaintes au roi. Le résultat de sa démarche fut qu'il dut se retirer les mains vides, et qu'il n'obtint rien ni de Ferdinand ni de Ximenès, quoique le procès lui-même n'eût pas reçu de solution définitive. Devenu plus sage à ses dépens, il accueillit avec plaisir, en 1526, la proposition du second successeur de notre Cardinal, Alphonse Fonseca, archevêque de Tolède, qui lui renouvela les concessions de Ximenès, et Charles-Quint demanda au Saint-Siège les brefs nécessaires pour donner suite à cette convention. Mais Rome tarda de les donner, sans doute parce qu'en général on n'y était pas disposé à décider la question de savoir si le titre *Auriensis* se rapportait à Oran ou non. Puis, l'érection de la collégiale rencontra aussi des obstacles; de sorte que le Franciscain se rendit à Oran seulement comme vicaire de Fonseca, et qu'il en revint bientôt chassé par la misère, les revenus de cette église n'ayant pas été fixés tant que dura la guerre. Il prit alors place dans le chapitre métropolitain de Tolède, et Oran resta partie de ce diocèse, sans que jamais la collégiale projetée par Ximenès fût fondée, l'église y étant trop pauvrement dotée par le roi d'Espagne (1).

Le Cardinal éprouva aussi alors beaucoup de chagrin de la part de son neveu Villaroel, gouverneur de Cazorla. Déjà lors de la conquête d'Oran, il avait montré peu de courage et de prudence, et dans un premier moment de trou-

(1) Gomez, l. c., p. 4050 seq. Fléchier, l. 3., p. 272.

ble, il s'était enfui à l'approche des cavaliers numides, qu'il aurait dû écarter des portes d'Oran. Cette conduite lui avait dès lors fait perdre en partie la faveur de son oncle ; il la perdit complètement après son retour d'Afrique. Un jour, en effet, il eut une violente dispute avec un de ses subordonnés et il le menaça de sa vengeance. Or, ce bourgeois ayant été assassiné la nuit suivante, le soupçon tomba naturellement sur le gouverneur, et la veuve de ce malheureux demanda au roi avec larmes justice du meurtrier. Ferdinand nomma, en conséquence, un commissaire pour faire une enquête ; mais avant son arrivée, le Cardinal lui-même avait déjà livré son neveu aux tribunaux ordinaires, et fait à la veuve et aux autres parents du tué de si riches présents, qu'ils se désistèrent de leur plainte contre Villaroel. Celui-ci réussit en même temps à prouver en quelque sorte son innocence devant le tribunal, de manière qu'il fut acquitté. Quelle que fût la joie qu'éprouva Ximènès de voir sa famille préservée de la honte qu'une grave punition de Villaroel aurait fait rejaillir sur elle, il ne voulut toutefois plus jamais voir, celui qui s'était montré lâche en face de l'ennemi et cruel envers un citoyen ; et jamais il n'oublia sa conduite (1).

Bien que la conquête d'Oran eût fait perdre à Ximènès les bonnes dispositions du roi à son égard ; Ferdinand était cependant trop maître de lui-même et beaucoup trop sage, pour ne pas de nouveau tirer parti du dévouement du Cardinal et de son aptitude aux affaires.

Afin de pouvoir continuer la guerre en Afrique, et prendre en même temps solennellement possession de la régence de Castille, ce prince avait convoqué en 1510 les Etats des deux royaumes, ceux d'Aragon, à Monçon ;

(1) Gomez, l. c., p. 4054.

ceux de Castille , à Madrid. Voulant alors pouvoir quitter la Castille tranquillement et sans danger , et se rendre d'abord en Aragon , il manda l'archevêque auprès de lui à Madrid , au printemps de l'année 1510 , et le chargea , pour toute la durée de son absence, de l'administration du royaume et du sein de l'Infant Ferdinand , second fils de l'infortunée Jeanne. Mais aussitôt que les Etats d'Aragon eurent accordé les contributions de guerre qu'il demandait , Ferdinand laissa à son épouse Germaine la régence du royaume d'Aragon , avec pouvoir de continuer les séances des Etats. Il revint alors à Madrid , où les Etats de Castille se réunirent au mois d'octobre. D'après Gomez et Fléchier , Ximenès , immédiatement après le retour du roi , se serait retiré dans son diocèse ; mais le fait est qu'il dut d'abord assister à la diète , et recevoir le serment solennel de Ferdinand comme régent de Castille. Seulement, lorsque cette assemblée eut aussi accordé les subsides nécessaires pour la continuation de la guerre en Afrique , le roi se rendit près de Jeanne , sa fille , à Tordésillas , et Ximenès de son côté retourna dans son diocèse (1).

A peine était-il à Alcalá , qu'il y reçut la nouvelle de la mort de l'évêque de Salamanque. Plusieurs de ses connaissances auraient bien voulu pouvoir procurer ce siège à François Ruyz ; mais sachant combien l'illustre prélat haïssait toute espèce de recherche des honneurs ecclésiastiques , et comment il avait pris en mauvaise part une tentative de son ami Ruyz lui-même pour se recommander au roi sous ce rapport , ils n'osèrent risquer que quelques légères insinuations à ce sujet. Toutefois Ximenès désirait alors lui-même d'avancer son ami , et comme , en Espagne , le roi avait le droit de nommer les évêques , c'est-à-dire , de proposer à

(1) Zurita, t. VI, l. IX, c. 44, c. 20. Gomez, l. c., p. 4053. Fléchier, l. 3, p. 279. Ferreras.

la confirmation du pape les personnes qui lui étaient agréables, il envoya un de ses officiers à Ferdinand pour le prier de vouloir bien donner à son ami François Ruyz l'évêché vacant. Le roi témoigna son regret, en disant qu'il venait d'en disposer en faveur de François Bobadilla, fils de l'amie d'Isabelle, dont nous avons parlé; et déclara qu'en revanche il était tout à fait disposé à donner à Ruyz, en attendant la vacance d'un évêché plus considérable, le siège de Ciudad-Rodrigo, que Bobadilla allait quitter. La chose s'arrangea de cette manière, et l'évêque d'Avila étant mort peu de temps après, l'ami de notre cardinal fut promu à ce siège, toutefois sans la moindre coopération de Ximenès, qui n'était pas du tout partisan de ces échanges de places (1).

Sur ces entrefaites avait eu lieu, au mois d'août 1510, le désastre des Espagnols dans l'île de Gerbé ou Zerbi, et à cette occasion, le roi Ferdinand avait déclaré publiquement qu'il voulait passer lui-même en Afrique et punir les infidèles. Il fit faire en effet de vastes préparatifs dans le sud de l'Espagne et se rendit lui-même à Séville, pour donner ses ordres en personne et se rapprocher de la côte d'Afrique. Toutefois, des esprits défiants prétendirent que ces préparatifs ne concernaient pas les Maures, mais la France et les ennemis du pape Jules II, et Louis XII de France dit alors lui-même : « Je suis le Maure contre lequel mon cousin Ferdinand fait des préparatifs (2). »

Quoi qu'il en soit, il est certain que Ferdinand manda alors Ximenès auprès de lui à Séville, et que le vieux cardinal se mit en chemin pour s'y rendre, par un temps détestable et au milieu de l'hiver (janv. 1511). Sa route le conduisait par Torrijos, petite ville de Castille, apparte-

(1) Gomez, l. c., p. 1053, 4054.

(2) Ibid., l. c., p., 4056, 4058, 14. Fléchier, l. 3, p. 285. Ferreras.

nant à la pieuse Thérèse Antiquès , qui avait déjà appris à le connaître et à le vénérer lorsqu'il n'était encore que simple religieux. Désirant en cette occasion témoigner à ce grand homme un respect tout particulier , et pouvoir trouver dans un entretien avec lui des consolations spirituelles, elle l'invita à descendre dans son château ; et pour être plus certaine de son fait , comme elle connaissait la manière de voir du prélat, elle fit répandre le bruit qu'elle était elle-même en voyage. Ximenès vint en effet loger dans son château , mais à peine y était-il entré que la dame lui fit demander audience. Le cardinal prit si mal la ruse dont elle avait fait usage , qu'il quitta le château sans retard, sans même observer les formes ordinaires de la politesse; et passa la nuit près de là, dans un couvent de Franciscains, dont il partit le lendemain le plus tôt possible (1).

Il s'arrêta ensuite quelques jours, pour satisfaire sa dévotion, au célèbre pèlerinage de la sainte Vierge de Guadeloupe , fit à l'église et au monastère de riches présents , et arriva de là, après un voyage très-pénible, à la petite ville de Fornillos , où il avait vécu autrefois à la cour de l'infortunée Jeanne, après la mort de son époux, et où il avait laissé de lui un souvenir très-agréable. Aussi y fut-il reçu avec de grands honneurs. Mais en revanche , il y éprouva une perte considérable et qui le contraria beaucoup ; un grand nombre de bêtes de somme des gens de sa suite , périrent pour avoir mangé d'une herbe dangereuse qui croît dans cette contrée. Enfin, étant arrivé près de Séville dans les derniers jours de février 1511, il fit savoir à Lopez Ayala , son agent à la cour , qu'il y arriverait le lendemain au soir. A cette nouvelle, le roi lui-même avec toute sa cour alla à sa rencontre à certaine distance , voulant honorer d'une manière particulière , en partie en dépit de

(1) Gomez, l. c., p. 1056, 1057.

ses Grands, l'homme dont il avait besoin, si même il ne l'aimait pas (1).

Pendant le séjour de Ximenès à Séville et les préparatifs de la flotte destinée contre l'Afrique, il arriva de Rome des nouvelles de la plus haute importance, et qui ouvrirent à l'activité du cardinal une nouvelle carrière, pour travailler en faveur du pape Jules II.

(1) Gomez, l. c., p. 4057.